

réalisé par Antonin Jefferson le mardi 5 juillet 1998

NÉ EN 1959 À POINTE-À-PITRE EN GUADELOUPE, MAX DIAKOK DÉCOUVRE UNE CERTAINE ESTHÉTIQUE DU MOUVEMENT À TRAVERS LA PRATIQUE DU JUDO (DIX-NEUF ANNÉES JUSQU'À LA CEINTURE NOIRE).

A L'ÂGE DE VINGT ANS, DANS LE MONDE RURAL DE LA GUADELOUPE, IL DÉCOUVRE UN UNIVERS QUI VA ÊTRE DÉTERMINANT DANS SA DÉMARCHE ARTISTIQUE : LA PERCUSSION ET LE GWOKA (DANSE TRADITIONNELLE GUADELOUPÉENNE). D'ABORD AUTODIDACTE, IL COMMENCE, À L'ÂGE DE TRENTE ANS, À PRENDRE DES COURS DE DANSE (ECOLE RICK ODUMS, CONTEMPORAIN, HIP HOP). IL A EU DEPUIS L'OCCASION DE DANSER DANS DES MILIEUX ET DES STYLES TRÈS DIVERS, DE GERMAINE ACOGNY À JEAN-FRANÇOIS DUROURE, AVANT DE PARTICIPER EN 1997 À LA CRÉATION DE CHRISTIAN BOURIGAULT, "ENTRE AUTRES". SA PASSION SE RÉSUME EN UNE AVENTURE MULTIFORME INCLUANT, OUTRE LA DANSE, LA PERCUSSION ET UN TRAVAIL DE PAROLIER-POÈTE. MAX DIAKOK PARTICIPE AUX "PERFORMANCES (NOIRES)" PRÉSENTÉES AU STUDIO DU 1ER AU 5 FÉVRIER 1999.

Judo, Gwoka et danse contemporaine

Quand as-tu commencé à danser ?

Je suis venu à la danse (les cours) assez tard, à 29 ans - j'en ai 39 maintenant -. Auparavant, j'ai fait beaucoup de judo. Dans le judo technique, à travers les katas, il y avait un goût pour une certaine esthétique du mouvement qui me plaisait beaucoup. J'avais déjà l'impression de danser mais je ne le savais pas ! Ma première approche de la danse s'est faite à 20 ans avec la danse traditionnelle de la Guadeloupe, le Gwoka. À partir de cette danse, j'ai voulu trouver mon propre langage au-delà des codes traditionnels. J'ai donc travaillé avec des groupes musicaux qui s'attachaient à moderniser la musique traditionnelle. Au fur et à mesure, je me suis rendu compte qu'il me manquait quelque chose pour m'exprimer. J'ai donc commencé à prendre des cours de danse. Puis, il y a sept ans, je suis venu en France pour approfondir mon apprentissage et j'ai commencé à travailler avec certains chorégraphes : Jean-François Duroure, la compagnie Carpe Diem, j'ai également participé à Axis, un échange franco-anglais assez

intéressant avec Laurie Booth et Sidonie Rochon. Actuellement je travaille avec Christian Bourigault et j'ai un duo que j'ai présenté la première fois il y a deux ans, lors du festival African History Month à Bristol.

Tu vas présenter un travail dans le cadre des Performances (noires) au Studio du TCD, comment vas-tu l'aborder ?

Ce qu'il y a de commun entre chacun des participants, c'est l'Afrique. Mais il y a une pluralité de langages, chacun a revisité sa culture ou pris des distances avec elle. Pour moi, c'est une occasion de partager certaines émotions ainsi que certaines choses au niveau plastique que j'avais envie de partager depuis longtemps. C'est comme lorsque l'on voit Sankai Juku par exemple ou certains très bons danseurs de Buto, imprégnés de culture japonaise : il y a quelque chose de l'ordre de l'invisible qui est là mais qui nous échappe ! En ce moment, c'est ce que je recherche, au-delà des expériences, de la recherche de mouvement. Une communication qui est plus du domaine de l'invisible. Chez nous en Guadeloupe, on parle des esprits en terme de vibrations. Ce sont ces vibrations, bonnes ou mauvaises, qui font nos émotions. Ce qui m'intéresse est de dépasser le formel pour parler d'âme à âme, me laisser emporter par cette passion qui est de partir du langage ancestral et d'évoluer dans le monde moderne, sur ce continent à l'époque d'Internet et de tout ce que cela suppose.

L'identité guadeloupéenne

Tu viens de dire que ce qu'il y avait de commun entre les différents intervenants des Performances (noires) est l'Afrique. Or aux Antilles, on est passé de la négritude de Césaire qui revendiquait la filiation africaine à la créolité d'Édouard Glissant ou Raphaël Confiant qui rejettent presque cette parenté en reprochant à l'Afrique d'avoir vendu ses fils. Quel regard portes-tu sur ce "conflit" ?

C'est vrai que chez les intellectuels il y a un engouement pour la créolité. En Guadeloupe, les jeunes revendiquent une sorte de "néo-négritude", surtout chez les artistes. Il y a notamment un groupe de musique de rue, Akiyo, qui propose un travail en liaison avec tout cet héritage africain. Ce qui m'intéresse dans cet héritage africain, c'est qu'il constitue à mes yeux l'essentiel de notre âme. Or il a été souvent bafoué : "Nos ancêtres les Gaulois", etc. Cet âge d'or de l'assimilationnisme réapparaît sous d'autres formes. Cela conduit certains de nos propres compatriotes à dénigrer des éléments de culture où transparaît le plus cet héritage africain, à dire par exemple que le Gwoka est une musique de nègres ! Cela va même beaucoup plus loin que ça : si dans une famille, deux enfants naissent en

même temps, l'un clair et l'autre plus foncé, on dira du plus foncé : "Ah, il est pas mal quand même !" Lorsque je vais chez moi, en Guadeloupe, je suis frappé par l'occidentalisation à outrance qui y règne à travers la télé, la consommation, ou plutôt la "consumation" ! Dans les livres scolaires, on ne voit pas l'histoire de la Caraïbe ! Le problème est que l'on se retrouve dans la même problématique ici. Je trouve qu'il y a une sorte d'hypocrisie. On dit que les Antilles c'est la France mais on n'en parle jamais. La seule chose que l'on voit des Antilles, c'est la fête, le Zouk, des gens souriants. Mais il y a aussi une douleur, un blues ! Cela me fait penser à un poème du guadeloupéen Guy Tirolien qui dit : "Pitié j'étouffe dans le ghetto de l'exotisme
Si je pousse ce cri qui me brûle la gorge, C'est parce que j'ai les orteils pris sous la botte d'un autre."

C'est une question d'actualité.

On parle beaucoup de métissage en ce moment, mais je ne sais pas si c'est un métissage "blanchiment" ou si ce métissage a pour objet le dialogue des cultures. J'ai toujours l'impression que l'on est dans un monologue plural ! On célèbre le 150e anniversaire de l'abolition de l'esclavage. C'est un événement officiellement commémoré mais totalement minimisé. En plus on en fait une fête ! Pour nous l'esclavage a été un drame. Cette commémoration devrait être un hommage spirituel à nos morts. Mais nous avons perdu cela, notre conscience identitaire est très fragile. On a beaucoup parlé de Victor Schoelcher comme l'auteur de l'abolition mais on a passé sous silence les révoltes, le marronnage. J'ai été très choqué par le slogan qui a accompagné cette célébration : "Tous nés en 1848". Comme si rien n'avait existé auparavant.

Fred Astaire et les Nicholas Brothers

Dans l'art contemporain, le monde noir est complètement mis à l'écart.

Le concept même de performance renvoie à certaines expériences des milieux underground blancs new yorkais dans les années 70. Quelle est ta réflexion sur cette mise à l'écart très spécifique de l'art contemporain et de l'art vivant ?

C'est vraiment ça le drame. Tout ce qui a trait à la modernité serait occidental du fait qu'il y a une abstraction. Mais que s'est-il passé lorsque Picasso a découvert le cubisme ? D'où venait cette matière ? De l'art nègre ! Il s'est rendu compte que les peuples noirs avaient une distanciation par rapport au modèle que l'on a retrouvé par la suite dans l'art occidental. Il s'est passé la même chose avec le lindy hop, le rock'n roll, les Nicholas Brothers. Les kings étaient Elvis Presley, Fred Astaire : des Blancs. Le

problème est que, du coup, les gens ne connaissent plus les filiations. Le fait que l'on soit dans une période de commercialisation à outrance n'arrange pas les choses. On ne retient des autres peuples que les éléments les plus superficiels. Un chorégraphe avec qui j'ai travaillé m'avait dit un jour : "Non, on ne va pas faire de danse africaine là-dessus car ce n'est pas un passage où il faut bouger'." D'abord "la danse africaine", ça ne veut rien dire, il y en a des milliers. Ensuite, "la danse africaine" ne consiste pas à gesticuler, il y a une intériorité très forte, une grande profondeur. Ce qui est très important avec ces Performances (noires), c'est que nous allons pouvoir montrer des choses différentes. La grande mode est aux chorégraphes qui utilisent, en bien ou en mal, des danseurs africains. Cela me laisse dans une grande frustration car nous devons dire ce que nous avons à dire entre nous ! Ce n'est pas du racisme, c'est juste que, à un moment, on ressent la nécessité de parler en famille.

Performance pour deux danseurs et deux musiciens

Autres invités : près de quinze artistes réunis par Elsa Wolliaaston, Julie Dossavi, Max-Laure Bourjolly et Armando Pequeno

Du 1er au 5 février 1999 à 19 h, matinée les 2, 3 et 4 février à 15 h, au Studio du Théâtre contemporain de la danse